

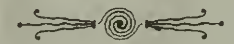
L'ORIGINE

ET

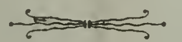
LES DÉVELOPPEMENTS

DU

COMMERCE DANS LE MONDE.



Conférence donnée par M. L. E. Morin, devant la Chambre de Commerce de Montréal, le 11 Décembre 1893.



MONTRÉAL:
IMPRIMERIE W. F. DANIEL.

1894.



L'ORIGINE

ET

LES DÉVELOPPEMENTS

DU

COMMERCE DANS LE MONDE.



Conférence donnée par M. L. E. Morin, devant la Chambre de Commerce de Montréal, le 11 Décembre 1893.



MONTRÉAL:
IMPRIMERIE W. F. DANIEL.

1894.

L'ORIGINE

ET

LES DÉVELOPPEMENTS

DU

COMMERCE DANS LE MONDE.

Messieurs,

Dans une courte conférence que j'ai eu l'honneur de faire devant cette chambre, au retour d'un séjour que j'avais fait à Chicago, lors de l'exposition colombienne, je vous ai dit un mot de la formation d'un musée commercial en cette ville. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il m'a fallu faire beaucoup de recherches pour connaître l'origine des musées qui existent, leur utilité au point de vue de l'industrie et du commerce, leur but, comment ils sont maintenus, s'ils se multiplient, s'ils sont affiliés à quelques autres institutions, si l'expérience jusqu'à ce jour en recommande leur multiplication et si, dans la position que Montréal occupe comme ville commerciale, industrielle et manufacturière, elle devrait avoir un musée commercial comme il en existe à Bruxelles, à Milan, à Buénos-Ayres, comme il en existe en France, en Angleterre, en Italie, en Autriche, et dans beaucoup d'autres pays. Nécessairement j'ai dû faire beaucoup de recherches qui, de pas en pas, m'ont conduit au berceau de l'humanité et j'ai lieu de croire que si j'avais cherché un peu plus loin, j'aurais trouvé qu'on aurait pu faire retomber le premier crime commis sur une transaction commerciale.

Après avoir été chassé du paradis terrestre, Adam et ses fils durent gagner leur vie à la sueur de leur front. Caïn était cultivateur, Abel était pasteur. La première transaction commerciale a dû se

faire entre Caïn et Abel par l'échange des denrées de Caïn pour quelques animaux d'Abel. Caïn aurait fait un mauvais marché avec Abel, et une dispute de marchand se serait élevée entre les deux ; Caïn exaspéré aurait porté un coup si furieux à Abel qu'il ne s'en releva pas. Les écritures saintes,—probablement par égard pour les futurs marchands,—ne rapportent pas les choses de cette manière, mais s'il y eût eu des reporters aussi actifs dans le temps de Caïn et d'Abel comme on en a de nos jours, je crois qu'ils auraient rapporté cette malheureuse affaire comme je viens de vous la dire.

Nous voilà donc fixés sur la première transaction, échange des produits de la terre contre des bestiaux.

Caïn maudit et déchiré par les remords, craignant toujours que chacun le tuât, s'enfuit au loin. Il engendra des fils dont un porta le nom d'Enoch. Caïn croyant qu'il serait plus en sûreté au milieu d'une ville, fonda la première à laquelle il donna le nom de son fils Enoch ou Hénochia.

La création de cette ville nous laisse supposer qu'il y avait eu beaucoup de progrès depuis la création du monde, qu'il y avait division de travail, et on fait une mention spéciale du Tubalcain qui travaillait au marteau et fut habile en toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer. Les beaux arts existaient même à cette époque reculée, car Jubal était professeur de harpe et d'orgue d'après les écritures.

La dispersion des enfants d'Adam et d'Eve date donc du meurtre d'Abel, et de cette même date le développement des opérations commerciales, car les familles, quoique séparées, devaient avoir des rapports pour échanger ce dont elles avaient besoin, échanger des bestiaux pour des produits de la terre, des produits de la terre pour du fer, des tissus ou autres productions, car il n'y avait pas de monnaie avant le déluge, et ce n'est qu'au temps d'Abraham que la monnaie fait son apparition. S'il en existait on n'en fait pas mention dans les écritures, c'est pourquoi on suppose qu'il n'y avait qu'un commerce d'échange.

Si quelqu'un de vous possède une carte du paradis terrestre du père Calmet, vous pouvez suivre sur cette carte le développement du monde et du commerce d'étape en étape. A l'ouest de la mer Caspienne, au sud-est du pont Euxin, la Mer noire d'aujourd'hui, auprès

du fleuve Euphrate, vous trouverez le lieu où fut le jardin des délices. Les sources de l'Euphrate sont au nord-est du jardin. A l'est du paradis terrestre vous trouverez Hénochia, la ville bâtie par Caïn après le meurtre d'Abel. En ligne directe avec le paradis terrestre, au sud, vous rencontrez la ville de Babylone, dont je vous parlerai plus tard. Ninive est plus au nord que Babylone, et il faut passer par la Mésopotamie et la campagne de Sennaar pour aller à Babylone que baigne l'Euphrate. C'est entre ces deux villes que se trouve le bois de Cyprès dont Noé se servit pour bâtir l'Arche. Hénochia fut bâtie 3876 ans avant Jésus-Christ.

Voici donc le commerce établi. Les écritures, après nous avoir donné les noms des premiers habitants de la terre, nous donnent l'histoire du déluge et de l'Arche de Noé, 2248 ans avant Jésus-Christ ou en l'an 1756 de la création du monde. Or, pour faire cette Arche on devait posséder des connaissances d'architecture navale qui ne devaient pas être l'apanage d'un seul homme ou de la seule famille de Noé, car, d'après la description que nous avons de l'Arche de Noé, on devait avoir requis les services d'hommes de différents métiers. Dieu donne la longueur, la largeur, la hauteur, la division des compartiments, il donne l'ordre à Noé de construire cette Arche, mais il ne recommande pas d'employer que ses fils seuls. Il n'est peut être pas hors de propos de donner ici la description de cette Arche dont nous pourrions comparer les dimensions avec les grands navires de nos jours qui voyagent entre l'Europe et l'Amérique, ce qui nous aidera à résoudre la question s'il n'y avait que Noé et ses fils qui ont travaillé à la construction de l'Arche.

. Selon les écritures, l'Arche avait 300 coudées de longueur, 30 de hauteur et 50 de largeur. La coudée de Moïse devait être celle dont se servaient les Egyptiens de son temps. Un savant, M. de Chazalès, en trouva la mesure sculptée sur une pyramide, correspondant à 20 pouces et 6 lignes du pied parisien. l'Arche était donc longue de 512 pieds 6 pouces, large de 85 pieds 3 pouces, haute de 51 pieds 3 pouces et, par conséquent, était plus vaste que le dôme de Milan, où St-Pierre de Rome, ou Ste-Sophie de Constantinople. En supposant au bois l'épaisseur d'une coudée, sa capacité devait être de 1,781,377 pieds cubiques ; et comme on exige 42 pieds cubiques par tonneau, il en résulte que sa cargaison pouvait s'élever

à 42,413 tonneaux, soit quatre à cinq fois la grandeur de nos grands navires transatlantiques.

J'ai donné ces mesures afin d'établir un rapprochement avec le système que nous avons aujourd'hui d'employer des ouvriers pour les grandes constructions. Cette arche ne devait pas être construite comme un cabanon japonais où il n'entre pas un seul clou. Vous l'enduirez de bitume, avait dit le Seigneur. Mais pourquoi l'enduire de bitume si elle n'était pas calfeutrée ? Je ne vous ferai pas passer de fil en aiguille par toutes les opérations nécessaires pour compléter l'Arche selon les vues du Seigneur, seulement, j'en conclus qu'il devait y avoir beaucoup de monde qui ont travaillé à l'Arche, et que ces ouvriers ont dû être payés, en l'absence de monnaie, en fournitures de magasins tout comme il nous arrive souvent aujourd'hui de payer ceux qu'on emploie dans les chantiers, les pêcheries ou autres industries éloignées des grands centres et dépendant plus particulièrement des fournisseurs. A une distance de 4141 ans, nous nous retrouvons en face d'un même état de chose, et les ouvriers qui travaillent à la construction de nos grands navires transatlantiques sont souvent payés à peu près de la même manière que l'ont été ceux qui ont travaillé à l'Arche de Noé.

Mais voici que la main de Dieu s'appesantit sur le genre humain : il a juré sa destruction à cause de ses crimes. On avait préféré des idoles à son saint nom ; la license des mœurs était épouvantable ; l'orgueil des hommes insupportable. On ne dit rien des fraudes des marchands, mais parmi les iniquités dont les hommes s'étaient rendus coupables, il devait bien s'y trouver quelques fraudes de marchands, quelques marchandises de mauvais aloi qu'on passait pour de la marchandise de bonne qualité, quelques mesures falsifiées, des poids trop légers, des peccadilles ordinaires pour quelques-uns, qui, à force d'être pratiquées deviennent des fautes graves pour ceux qui en sont les victimes.

Dieu veut donc laver la terre de toutes ces iniquités et envoie le déluge. Tout disparaît et de tout ce qu'on avait imaginé, inventé, perfectionné pendant les 1657 ans que le monde avait existé, il ne reste que l'Arche de Noé avec sa population de sept personnes et sa cargaison d'animaux qui flottent au gré des flots, et qui viennent enfin s'échouer sur le mont Ararat en Arménie, sept mois après le commencement du déluge. Le mont Ararat n'était pas très loin

du paradis terrestre, et en était au nord-est ; la ville d'Hénochia était au sud-est, et la première demeure des hommes après le déluge était au sud du jardin des délices, enclavée entre l'Arménie, la Mésopotamie, et la Médie.

Voilà que tout est à recommencer. Les vieux comptes se trouvaient réglés, car si la progéniture de Noé avait oublié ou négligé de régler les siens avant le déluge, elle s'en trouvait libérée par le fait que tous les créanciers étaient morts, et n'ayant pas laissé de successeurs, il n'y avait personne pour les réclamer,

Nous voilà donc en face d'un nouvel état de chose, et avec la répopulation du globe par Sem, Cham et Japhet, il nous faut ouvrir de nouveaux livres.

Les enfants de Noé s'étant multipliés, Noé décide de partager la terre entre ses fils et leurs enfants. A Japhet, il donne le Nord et l'Occident. Japhet avait six fils, Gomer auteur des Phrygiens et des Cimmériens, Magog qui fut le père des Scythes et Madaï qui fut le chef des Mèdes, Javan qui fut le père des Ioniens, Tubal des peuples de l'Illyrie, Mésech de ceux de la Colchide.

Sem eut l'Orient en partage. Il avait quatre fils, Elam père des Elamites, Assur auteur des Assyriens, Arpaxad et Lud chef des Arméniens.

Cham eut le Midi. Ses fils furent Chus, le père des Chaldéens et des Arabes, Mesraim, auteur des Lybiens et des Egyptiens, Phut, père des Numides et des Maures, Chanaan, qui donna son nom aux Cananéens.

Je vous ai donné cette nomenclature afin de vous faire voir les relations commerciales qui pouvaient s'établir par la suite, relations qui devenaient d'autant plus nécessaires que ces pays habités par les enfants et les descendants de Noé ne produisaient pas les mêmes choses, et étaient situés de manière à ce qu'ils fussent plus ou moins dépendants les uns des autres.

Il est assez probable que les enfants de Noé avaient gardé un souvenir des choses d'avant le déluge et furent mieux partagés en connaissance pour la construction des villes que le furent Caïn et Enoch, et on s'explique le démembrement de la famille de Noé et la reconstruction des villes qui s'élevèrent presque aussitôt que la terre fut desséchée.

Un des fils de Cham fut Chus qui engendra Nemrod dont la ville

capitale fut Babylone qui fut une des plus grandes villes commercia-es et industrielles du monde.

Je vous ai tracé, il y a un instant, les grandes lignes du partage de l'univers, permettez-moi maintenant d'entrer dans quelques détails de ce partage.

Avant la dispersion des enfants de Noé, sa descendance parait avoir habité la plaine de Senaar, mais s'étant considérablement multipliée, Noé fit le partage de l'univers comme je vous l'ai dit plus haut. Les descendants de Cham peuplèrent la Syrie, l'Arabie, quelques contrées de l'Euphrate, le Tigre et pénétrèrent en Afrique par l'Isthme de Suez. C'était la tribu la plus avancée dans les sciences et la culture, mais elle était aussi la plus dépravée, et sa dépravation fut la cause de sa déchéance.

La race de Sem demeura en Asie entre l'Euphrate et l'Océan Indien d'où elle s'étendit en Arabie et en Assyrie.

Les descendants de Japhet se dirigèrent vers le nord et occupèrent les îles de la Méditerrannée, puis l'Europe.

La race sémitique s'était divisée en quatre rameaux, celui des Assyriens auquel appartenaient les pasteurs de la Chaldée, les guerriers de Babylone, et de Ninive, les Mèdes et les Syriens; celui des Hébreux qui comprenait les Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois, puis des Arabes et des Abyssiniens.

De toutes les villes de l'antiquité, Babylone en était la reine. Avant de parler de son commerce et de son industrie parlons un peu de la ville même.

Les historiens ne s'accordent pas sur les fondateurs de Babylone; les uns disent qu'elle fut fondée par Nemrod, le grand chasseur devant Dieu, et d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par ses descendants, mais tous s'accordent à dire que c'est à Sémiramis que Babylone doit son importance et que ce fût elle qui contribua le plus à en faire la ville qu'elle fût.

Elle avait réuni deux millions d'hommes pour la construire, l'embellir et faire des travaux d'utilité publique. Quelques uns de ses successeurs s'appliquèrent à l'orner et à l'embellir davantage, mais dans tous les travaux qui s'exécutaient, on semble s'être occupé du commerce d'abord, et des embellissements en second lieu. Les principaux ouvrages qu'on signale sont les murailles de la ville; les quais, le pont, le lac, les digues et les canaux faits pour la décharge

du fleuve, puis les palais et les jardins suspendus, enfin le temple de Bélus.

Quand nous voyons certains ouvrages qui s'exécutent de nos jours, on est surpris de leur solidité, mais il faut les comparer à ceux de l'antiquité pour voir le chemin que nous avons à parcourir pour atteindre les anciens en matière de construction. Voici la description que Hérodote et Diodore donnent de quelques-uns de ces ouvrages. Les murs de Babylone avaient 50 coudées d'épaisseur, soit 12 toises et demi, 50 de hauteur et 24 de circuit. Ils formaient un carré parfait de 6 lieues sur chaque face. Ils étaient entourés d'un vaste fossé rempli d'eau et revêtu de briques des deux côtés. On entrait et on sortait de la ville par cent portes d'airain massif, dont 25 de chaque côté, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest. Entre chaque porte il y avait des tours qui dépassaient les murs de 10 pieds en hauteur

Le pont ne le cédait en beauté à aucun autre ouvrage. Il avait 180 toises de long sur 30 de large. Les arches étaient bâties de grosses pierres qu'on avait liées ensemble avec des chaînes de fer et du plomb fondu.

Une branche de l'Euphrate traversait cette grande ville du Nord au Midi. On bâtit de chaque côté de la rivière pour lui servir de quai, une grande muraille de briques de la même épaisseur que les mûrs de la ville.

Les lacs, les canaux, les digues faisaient l'admiration des connaisseurs tant pour leur utilité que par la beauté de leur construction.

Quand on lit ces descriptions on est porté à croire que ce sont des contes, mais si on regarde à ce qui s'est fait à des époques plus rapprochés, on est porté à croire que si tout n'est pas vrai, il y a probablement beaucoup de vérité. Doute-t-on des travaux que l'Empereur Trajan fit faire pour arrêter les barbares du Nord? Et n'avons nous pas le mur de la Chine pour nous donner une idée de ce que pouvaient faire des hommes omnipotents? Je viens de vous parler de ce qui se passait il y a 3200 ans.

La prospérité de Babylone avait éveillé la jalousie de Ninus qui voulut s'illustrer en bâtissant une ville qui s'appellerait Ninive, et qui devait surpasser tout ce qu'on avait fait jusqu'alors et qui serait de nature à décourager ceux qui pourraient avoir l'intention de bâtir plus grand, plus beau et plus commode. Je n'en dirai que

deux mots. Le prophète Jonas décrit sa grandeur en disant que Ninive était une grande ville qui avait trois jours de chemin, ce qui peut s'entendre de son circuit. Les murs avaient 100 pieds de hauteur et étaient fortifiés et revêtus de 1500 tours de 200 pieds de hauteur.

Que reste-t-il maintenant de ces superbes villes ? Laissez-moi vous répondre par une page de l'historien Cantu :—

" Que l'imagination reconstruise avec ces ruines une immense cité aux larges rues régulières, aux maisons émaillées de fleurs, étincelantes au soleil, couronnées de l'épaisse chevelure des palmiers toujours verts et des plantes les plus belles et les plus vigoureuses des tropiques ; que l'on se représente les mille barques glissant sur les canaux, et les nombreuses caravanes accourant de toutes parts avec les troupeaux de chameaux, de cavales, de brebis ; les astronomes observant le ciel du haut des tours, tandis que l'air est parfumé par d'épais nuages d'encens.........quel spectacle ! Et maintenant des hiboux, des scorpions et les insectes les plus dégoutants s'y abritent en sûreté ; le chacal traine dans quelque salle du palais des Abassides la carcasse des chevaux expirés de fatigue dans le désert, et le lion repose, fier et tranquille, comme en son royaume, où Sémiramis et Sardanapale accumulaient richesses et délices."

C'est une erreur de considérer les Assyriens exclusivement comme guerriers, comme quelques historiens l'ont fait car Babylone règne non moins par l'industrie et le commerce que par la guerre et les sciences. Ses habitants tiraient du Kerman, de l'Arabie et de la Syrie, le coton dont ils tissaient leurs vêtements et leurs principaux tapis. Ils excellaient dans l'art de distiller les eaux odorantes. Avec le commerce de Babylone se développa celui d'autres pays qui échangeaient leurs productions pour les produits de l'industrie babylonienne. Nous allons maintenant mettre à contribution les encyclopédies qui devront nous faire suivre la marche du commerce.

Les vastes conquêtes des Assyriens dans ces riches contrées, le luxe de leurs rois, et les merveilles de Babylone nous sont garants d'une grande perfection dans les arts, et par conséquent d'un grand commerce. Les Phéniciens osèrent les premiers franchir la barrière que les mers opposaient à leur cupidité et s'approprier les denrées de tous les peuples Les richesses de l'Orient, de l'Afrique et de l'Europe, se rassemblaient à Tyr et à Sidon, d'où leurs vais-

seaux répandaient dans chaque contrée du monde le superflu des autres. Ce commerce dont les Phéniciens n'étaient en quelque façon que les commissionnaires, puisqu'ils n'y fournissaient que très peu de productions de leur crû, doit être distingué de celui des nations qui trafiquent de leurs propres denrées ; ainsi il a été appelé commerce d'économie ; ça été celui de presque tous les anciens navigateurs. Les Phéniciens s'ouvrirent par les ports d'Elath et d'Esiengaber sur la Mer Rouge, le commerce des côtes orientales de l'Afrique, abondantes en or, et celui de l'Arabie si renommée par ses parfums.

Leur colonie de Tyle, dans une île du golfe Persique, nous indique qu'ils avaient étendu leur trafic sur ces côtes.

Par la navigation de la Méditerrannée, ils établirent des colonies dans toutes ces îles, en Grèce, le long des côtes de l'Afrique, en Espagne. La découverte de ce dernier pays fut la principale source de leurs richesses ; outre tous les cotons, les laines, les fruits, le fer et le plomb qu'ils en retiraient, les mines d'or et d'argent de l'Andalousie les rendaient maîtres du prix et de la préférence des denrées de tous les pays.

Ils pénétrèrent dans l'Océan le long des côtes, et allèrent chercher l'étain dans les îles Cassitérides, aujourd'hui connues sous le nom de la Grande-Bretagne : ils remontèrent même jusqu'à Thule, que l'on croit communément être l'Islande.

Tyr effaça par sa splendeur et par son commerce toutes les autres villes des Phéniciens. Enorgueillie de sa longue prospérité, elle osa se révolter contre ses anciens maîtres. Toutes les forces de Nabuchodonosor, roi de Babylone, suffirent à peine à la soumettre après un siége de treize ans. Le vainqueur ne détruisit que ses murailles et ses édifices, les effets les plus précieux avaient été transportés dans une île à une demi-lieue de la côte.

Les Tyriens y fondèrent une nouvelle ville, à laquelle l'activité du commerce donna bientôt plus de réputation que l'ancienne n'en avait eue. Carthage, colonie des Tyriens, suivit à peu près le même plan, et s'étendit le long des côtes occidentales de l'Afrique. Pour accroître même son commerce général, et ne le partager qu'avec sa métropole, elle devint conquérante.

La Grèce, cependant, par son industrie et sa population, vint à figurer parmi les puissances : l'invasion des Perses lui a fait con-

naître ses forces et ses avantages, sa marine la rendit redoutable à son tour aux maîtres de l'Asie, mais remplie de divisions ou de projets de gloire, elle ne songea point à étendre son commerce. Celui d'Athènes, la plus puissante des villes maritimes de la Grèce, se bornait presqu'à la subsistance qu'elle tirait de la Grèec même et du pont Euxin. Corinthe, par sa situation, fut l'entrepôt des marchandises de l'Asie et de l'Italie ; mais les marchands ne tentèrent aucune navigation éloignée. Elle s'enrichit cependant par l'indifférence des autres Grecs pour le commerce, par les commodités qu'elle lui offrait beaucoup plus que par son industrie. Les habitants de Phocée, en Asie Mineure, colonie d'Athènes, chassés de leur pays, fondèrent Marseille sur les côtes méridionales des Gaules. Cette nouvelle république forcée par la stérilité de son territoire de s'adonner à la pêche et au commerce, y réussit ; elle donna même l'alarme à Carthage, dont elle repoussa vigoureusement les attaques.

Alexandre parut ; il aima mieux être le chef des Grecs que leur maître : à leur tête il fonda un nouvel empire sur les ruines de celui des Perses. Les suites de sa conquête formaient la troisième époque du commerce.

Quatre grands évènements contribuèrent à la révolution qu'éprouva le commerce sous le règne de ce prince.

Il détruisit la ville de Tyr, et la navigation de la Syrie fut anéantie avec elle.

L'Egypte qui, jusqu'alors ennemie des étrangers, s'était suffi à elle-même, communiqua avec les autres peuples après la conquête.

La découverte des Indes et celle de la mer qui est au midi de ce pays en ouvrirent le commerce.

Alexandrie, bâtie à l'entrée de l'Egypte, devint la clef du commerce des Indes, et le centre de celui de l'Occident.

Après la mort d'Alexandre, les Ptolémées, ses successeurs en Egypte, suivirent assidûment les vues de ce prince ; ils s'en assurèrent le succès par leurs flottes sur la Mer Rouge et sur la Méditerrannée.

Pendant ces révolutions, Rome jetait les fondements d'une domination encore plus vaste. Les petites républiques commerçantes s'appuyèrent de son alliance contre les Carthaginois dont elles minaient sourdement l'empire maritime. L'intérêt commun les unissait. Rhodes déjà célèbre par son commerce, et plus encore par

la sagesse de ses lois pour les gens de mer, fut de ce nombre. Marseille, l'ancienne alliée des Romains, leur rendit de grands services par ces colonies en Espagne ; réciproquement soutenue par eux, elle accrut toujours sa richesse et son crédit, jusqu'aux temps où forcée de prendre parti dans leurs guerres civiles, elle devint leur sujette. Lors de son abaissement, Arles, Narbonne, et les autres colonies romaines dans les Gaules, démembrèrent son commerce. Enfin le génie de Rome prévalut : le commerce de Carthage fut enseveli sous ses ruines. Bientôt l'Espagne, la Grèce, l'Asie, et l'Egypte à son tour, furent des provinces romaines. Mais la maîtresse de l'univers dédaigna de s'enrichir autrument que par les tributs qu'elle imposait aux nations vaincues ; elle se contenta de favoriser le commerce des peuples qui le faisaient sous sa protection. La navigation qu'elle entretenait pour tirer des grains de l'Afrique, ne peut être regardée que comme un objet de police.

Arrêtons-nous ici un instant pour voir la nature du commerce qui se faisait entre les Indes et l'Egypte après qu'Alexandre eut fait ouvrir des communications entre les deux pays. C est l'histoire universelle de Cantu qui va nous instruire cette fois. Voici ce qu'on y lit à propos du commerce de l'Inde.

" Alexandre, comme on le sait, avait poussé ses conquêtes à travers l'empire des Perses jusque dans l'Inde. Sa grande expédition a eu nul doute pour résultat de faire connaître aux peuples de l'Europe de nouvelles routes par terre vers ce dernier pays qui, à l'époque dont nous parlons, avait atteint un degré de civilisation très élevé. Rendu aux bouches du fleuve Indus, Alexandre, décidé à revenir sur ses pas vers Babylone, ordonna à son amiral, Néarque, de longer la côte méridionale de l'Asie jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate. Ce voyage de Néarque était fait dans un but d'exploration et dût avoir un triple but — militaire, scientifique et économique.—Alexandre ne faisait rien à demi : la fondation d'Alexandrie le prouve. Au reste, le roi Salomon dans toute sa splendeur envoyait chercher l'or et les parfums (épices comprises) par la route de la Mer Rouge, et le voyageur admire encore, non loin de la côte d'Aden, les grands bassins qu'il fit construire, pour alimenter d'eau douce les voyageurs et les navires qui faisaient escale en cet endroit. Or, il est raisonnable de conclure que Salomon n'a pas fait voyager des navires et construit ces bassins dans un but simplement militaire."

La visite plus ou moins intéressée que la reine de Saba lui fit eut pour résultat de provoquer des relations d'affaires avec les centres de l'Afrique, car les Juifs d'alors n'ont pas dû, plus qu'aujourd'hui, manquer une occasion de s'informer s'il n'y avait pas de l'argent à faire, sans se préoccuper de la couleur de la peau des sujets de la galante reine.

Le roi d'Egypte, Néchao, longtemps avant Alexandre, fit explorer les côtes d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'à Gibraltar ; et depuis Gibraltar, les côtes occidentales du même continent jusque vers l'Equateur. D'aucuns même prétendent que sa flotte doubla le cap de Bonne-Espérance et revint en Egypte par la Mer Rouge. Dans tous les cas, c'est dans cette expédition que l'on fit usage du premier instrument servant à guider la route des navires et qui devint avec des perfectionnements graduels la boussole d'aujourd'hui.

Le commerce des Indiens n'était pas non plus de faible importance. Alexandre et les Ptolémées lui ouvrirent un chemin plus court et plus naturel, auquel l'Egypte dût une nouvelle prospérité. Mais certes, une telle entreprise ne se serait pas terminée promptement si l'expérience n'eut pas précédé. Le pays intérieur et surtout les côtes sablonneuses ne produisaient pas assez de denrées, et il y avait disette de riz ; on le tirait donc des rives du Gange, où l'on portait en échange les épiceries, le poivre, les pierres fines, le diamant, les perles, que les Egyptiens surent pêcher et (chose difficile) percer dès les temps les plus reculés.

Quoiqu'il ne paraisse pas que les Indiens eussent beaucoup de mines d'or et d'argent, ces métaux abondaient chez eux : il y est sans cesse mention de chars, de bracelets, de colliers et de petits objets en or. C'était aussi en or qu'ils payaient le tribut aux Perses ; signe certain de leurs relations avec les étrangers qui venaient échanger ces métaux contre leurs produits.

Le coton était commun à toute l'Inde, mais les tissus différaient dans ses deux parties : le luxe des classes supérieures entretenait l'activité de l'industrie et du commerce. Leurs étoffes étaient très variées, d'une blancheur ou de nuances admirables. Dès la plus haute antiquité, les Indiens tissaient les écorces des arbres, et ces châles si moelleux que l'art Européen ne sait pas encore égaler. Il est parlé aussi de leurs étoffes de soie, mais il paraît qu'elles venaient du dehors. Les toiles si renommées chez les anciens, sous le nom

de Sindon et la teinte bleue dite "Indigo" tirent de là leur nom. Ils ne montraient pas moins d'habileté dans les ouvrages d'ivoire et de métal; et s'ils n'inventèrent pas, ils connurent très anciennement l'art de tailler les pierres dures.

Le commerce Egyptien avait beaucoup de ramifications. Des routes conduisaient en Ethiopie et à Méroe; d'autres descendaient à la mer, où les navires attendaient leurs cargaisons, d'autres s'étendaient jusqu'au Niger ou aboutissaient à Carthage et dans la Phénicie ou pénétraient dans l'Arménie et menaient au Caucase, à Babylone et à Palmyre.

Les moissons, si abondantes que celle d'une année suffisait pour trois, étaient leur principal moyen d'échange. Ils avaient des chevaux, ils savaient faire éclore les œufs artificiellement, tisser leur lin et fabriquer des vases de terre très légers pour faire rafraichir l'eau. Une production particulière de l'Egypte était celle du papyrus, dont les anciens se servaient le plus ordinairement pour écrire.

Nous allons clore l'époque de gloire commerciale de l'Asie et de l'Egypte que nous retrouverons dans l'Occident pendant et après la décadence de l'empire romain par la description du commerce des Phéniciens tel que nous l'ont transmis Hérodote et les Ecritures.

Les Phéniciens commencèrent leurs expéditions nautiques par la piraterie au temps de la guerre de Troie, quand Homère exalte Rhodes, aimée de Jupiter, et l'opulente Corinthe, et la splendide Orchomène, enrichie par le commerce, les Phéniciens abordaient sur les côtes de la Grèce, y débitant des bijoux et des bagatelles, et enlevant les jeunes garçons et les jeunes filles, qu'ils vendaient ensuite sur les marchés de l'Asie ou qu'ils remettaient en liberté moyennant une grosse rançon. Ils ne trouvaient pas à cela plus de honte que les Bédouins à leurs pillages. Les Phéniciens construisaient leurs vaisseaux presque ronds, avec très peu de quille pour pouvoir naviguer en rasant la plage; ils les faisaient voguer contre le vent au moyen de larges voiles et de beaucoup de grandes rames. Ils en firent ensuite pour la guerre de longs et effilés :—la flotte de Solomon, comme aussi celles de Sésostris durent sortir de leurs chantiers. Ils profitèrent sur la mer des observations astronomiques dont les autres peuples se servaient pour les divinations, et ils s'orientaient en portant les yeux sur la petite Ourse :—ce qui a fait dire qu'ils découvrirent cette constellation.

Ils répandaient ainsi leurs marchandises de l'Orient en parcourant les mers intérieures, sur les côtes desquelles ils fondèrent d'innombrables établissements qui conservèrent des traces de leur idiome.

Ils donnèrent des habitants à l'Ile de Delos aussitôt qu'elle fut sortie du sein de la mer.

Chypre, Rhodes, la Sicile, la Sardaigne, les virent se multiplier sur leurs rivages. Ils tiraient de Malte le corail, la poix d'Italie ; ils recherchaient surtout les pays riches en mines, que de gré ou de force ils faisaient exploiter par les naturels, quelquefois ils y portaient des esclaves.

L'Espagne leur était si chère parcequ'ils y trouvaient l'argent même à fleur de terre : aussi fut-elle pour eux ce que le Pérou a été pour les Espagnols. Ils en extrayaient non seulement de l'argent, mais de l'or, de l'étain, du fer, du plomb ; elle leur fournissait en outre du blé, du vin, de l'huile, de la cire, une laine très estimée, du poisson salé, des fruits exquis dont l'abondance suggéra l'idée de les confire. Un mouton d'Espagne se vendait jusqu'à un talent en échange des denrées, ils fournissaient aux naturels le lin, dont les Espagnols faisaien tleur vêtement habituel, et ces bagatelles étaient toujours agréables aux yeux des barbares. Cadix était leur point de départ pour des expéditions plus lointaines : on prétend qu'ils les poussèrent jusqu'à Madère et aux Canaries. Il est certain qu'ils franchirent le détroit, et ils allèrent chercher l'étain, peut être aussi l'ambre jaune, dont le prix égalait celui de l'or, dans la Grande-Bretagne et dans les îles Schilley : ils parvinrent même jusqu'à la Prusse et la mer Baltique, partout enfin ou ils pouvaient aller en côtoyant.

Au reste, tous les peuples commerçants cherchent à avoir des ports où leurs bâtiments soient accueillis, à dominer dans les lieux où ils abordent pour acheter, à empêcher la concurrence et à éviter les collisions qui peuvent troubler la paix. Telle dut être la politique des Phéniciens ; mais les historiens plus attentifs à retracer les mutations de règne qu'à faire ressortir la nature des institutions, ne nous ont pas fait connaître les lois qui régissaient leur commerce. La tradition vulgaire, en racontant qu'ils faisaient usage d'ancres d'argent, au lieu de les avoir en fer, indique assez combien ils acquirent de richesses.

Mais le témoin le plus insigne de l'étendue de leur commerce et de la magnificence qui en était résultée est la poésie d'Ezéchiel :— " Le Seigneur me dit :—O fils de l'homme, commence une lamentation sur Tyr. A Tyr, placée sur le rivage de la mer, trafiquant avec les peuples de beaucoup d'îles, tu diras : Ainsi te parle le Seigneur : O Tyr, tu as dit en toi même, je suis une beauté parfaite et assise au sein de la mer. On t'a construite, toi et tes navires, avec les sapins de Sénir ; tes antennes, avec les cèdres du Liban ; tes rames avec les chênes de Bazan ; les bancs de tes vaisseaux avec l'ivoire de l'Inde : tes chambres et tes magasins avec le bois des îles d'Italie. Le fin lin de l'Egypte fut brodé pour tes voiles ; l'hyacinthe et la pourpre des îles d'Eliza décorèrent tes pavillons ; tu as eu pour navigateurs les habitants de Sidon et d'Arab, tes sages pour pilotes, et les vieillards de Gébad travaillèrent à réparer tes bâtiments fatigués. Tous les navires de la mer et tous les marins venaient trafiquer avec toi à cause de la multitude de tes manufactures : Perses, Lydiens, Lybiens combattaient dans tes rangs, et, avec eux les Aradiens et les Pygmées garnissaient tes murailles, y apportaient leurs boucliers et leurs casques pour te servir d'ornements. Les fils de Tharsis t'apportant toutes sortes de richesses : argent, fer, étain, plomb, remplissaient tes marchés ; l'Ionie, Tubal et Mosoch, les fournirent d'âmes humaines et de vases de cuivre : Thogorma, de chevaux et de mulets ; Dedan, d'ivoire, d'ébène, et de housses pour chevaux et pour chars. Les Syriens fréquentent tes foires avec des émeraudes, des coraux, des rubis, de la pourpre, des toiles ouvrées, du lin, du coton, et toute autre marchandise de prix. Juda et Israël t'offrent blé, baume, miel, huile, et résine ; Damas ses vins et ses laines aux vives couleurs ; Dan, les fils vagabonds de Yavon et Mosel, le fer poli, la casse, la canne odorante ; les Arabes et les Princes de Cédar, devenus tes commis, des agneaux, des béliers, des chevreaux ; Saba et Rama, des parfums, des pierres précieuses, de l'or. Haran, Chéné, Eden, Assur, Chermand, venaient avec des balles d'hyacinthe et des masses d'ouvrages en broderies, des meubles coûteux et de bois de cèdre. Tes rameurs l'ont portée dans bien des eaux ; mais le vent du midi l'a brisée au milieu de la mer ; tes flottes trembleront aux cris de tes amiraux. Par le savoir et par la prudence, tu as acquis la force et de l'or et de l'argent dans tes coffres ; par ta grande habileté et par tes trafics, tu as multiplié

ta puissance, et ton cœur s'est gonflé ; pour cela, le Seigneur a dit : Tu mourras de la main des étrangers. Toi, devenu un modèle de sagesse et de beauté parfaite, regorgeant de biens, couverte de perles, de topazes, de jaspe, de chrysolites, de béril et de saphirs ; experte dans l'art des flûtes et des tambours ; symétriquement allignée dans tes rues, du jour où tu fus bâtie, jusqu'à ce que la richesse t'ait pervertie ; tu tomberas, et au bruit de tes gémissements descendront des navires tous ceux qui tiennent la rame, et marins et pilotes viendront à terre et pleureront amèrement, et ils diront :— Comment a péri Tyr, qui dans le cercle de ses négociations embrassa tant de peuples ; Tyr, qui par la multitude de ses trésors et de ses colonies enrichit les rois de la terre."

Mais voici que l'empire romain craque de tous côtés. On fait bien encore des efforts pour maintenir le commerce de l'Orient mais le courant est trop fort, et Vénise, Gènes, Florence, Pise se disputent l'empire de la mer et la supériorité dans les manufactures. Elles firent longtemps en concurrence le commerce de la Morée, du Levant, de la Mer Noire ; celui de l'Inde, de l'Arabie par Alexandrie. Les califes de l'Egypte entreprirent en vain de détourner le commerce de cette dernière ville en faveur du Caire, ils ne firent que le gêner ; elle rentra sous les Mamelucs en possession de ses droits. L'Occident était toujours tributaire des marchands Italiens ; chaque pays recevait d'eux les étoffes mêmes dont il leur fournissait la matière : mais ils perdirent une partie de ce commerce pour n'avoir pas eu le courage de l'augmenter.

Ils avaient conservé le système des Egyptiens et des Romains, de finir leurs voyages dans une même année. A mesure que leur navigation s'étendit dans le Nord, il leur fut impossible de revenir aussi souvent dans leurs ports ; ils firent de la Flandre l'entrepôt de leurs marchandises, elle devint par conséquent celui de toutes les matières que les Italiens avaient coutume d'enlever. Les foires de Flandre furent le magasin général du Nord, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la France. La nécessité établit entre ces pays une petite navigation qui s'accrut d'elle-même. Les Flamands, peuple nombreux, et déjà riche par les productions naturelles de ses terres, entreprirent l'emploi des laines d'Angleterre, de leurs lins et de leurs chanvres, à l'exemple de l'Italie. Vers l'an 960 on y fabriqua des toiles. Les franchises que Beaudoin, le jeune Comte de Flandre,

accorda à l'industrie, l'encouragèrent au point que ces nouvelles manufactures exclurent toutes les autres dans l'Occident. L'Italie se consola de cette perte par la récolte des soies qu'elle entreprit, avec succès, de faire dans ses terres dès l'an 1130, par la conservation du commerce du Levant, et d'Alexandrie, qui entretinrent sa navigation. Mais la Flandre devint le centre des échanges de l'Europe. A mesure que la communication augmentait entre ces divers états, les vues s'étendaient, le commerce prenait partout de nouvelles forces. En 1164 la ville de Brême s'associa avec quelques autres pour se soutenir mutuellement dans le commerce qu'elles faisaient en Livonie. La forme et les premiers succès de cette association promirent tant d'avantages que toutes les villes de l'Allemagne qui faisaient quelque commerce voulurent y être agrégées. En 1206 on en comptait soixante-deux depuis Nerva en Livonie jusqu'au Rhin, sous le nom de villes Hanséatiques. Plusieurs villes des Pays-Bas, de France, d'Angleterre, du Portugal, d'Espagne, et d'Italie, s'y incorporèrent. La hanse Teutonique fit alors presque tout le commerce extérieur de l'Europe. Celui de l'intérieur, dans la plupart des états, avait été jusque là entre les mains d'un peuple errant, pour qui l'on poussait la haine jusqu'à l'inhumanité. Les Juifs, tour à tour bannis et rappelés, suivant les besoins des Princes, eurent recours à l'invention des lettres de change dès 1181, pour soustraire leurs richesses à la cupidité et aux recherches. La manière de saler les harengs, inventée en 1400, soutint encore quelque temps à Bruges et à l'Ecluse le commerce et les manufactures de Flandre à la faveur d'une grande navigation.

Pendant le cours de ce siècle, Amsterdam et Anvers s'élevèrent par le commerce. En 1420 les Portugais, à l'aide de la boussole déjà perfectionnée, firent de grands établissements sur les côtes occidentales de l'Afrique. Les navigateurs de Dieppe y avaient entretenu quelque commerce dès l'an 1364 ; mais les guerres des Anglais firent perdre à la France le fruit de cette découverte. La France un peu plus tranquille en 1480, vit s'établir à Tours une manufacture de soierie ; et sans la guerre d'Italie suivie d'autres malheurs plus grands encore, il est vraisemblable que la nation aurait dès ce temps acquis dans le commerce le rang que lui méritaient son industrie et la fertilité de ses Provinces.

Bruges par sa prospérité continuait d'effacer toutes les autres

villes commerçantes de l'Occident de l'Europe, Sa révolte contre son Prince en 1487 en fut le terme ; sa ruine fut le sceau de la grandeur d'Anvers et d'Amsterdam ; mais Anvers l'emporta par son heureuse situation.

La fin de ce siècle fut célèbre par deux grands évènements qui changèrent la face du commerce et son histoire devint une partie de celle des Etats. En 1487, Barthélemie Diaz, capitaine Portugais, doubla le cap de Bonne-Espérance, et s'ouvrit la route des Indes Orientales. Après lui Vasco de Gama parcourut en conquérant les presqu'îles en deça et au delà du Gange.

Lisbonne fut le magasin exclusif des épiceries et des riches productions de ces contrées, qu'elle distribuait dans Anvers.

L'Egypte qui bornait sa navigation aux premières côtes de la mer des Indes, ne fut pas en état de soutenir la concurrence des Portugais ; la diminution de son commerce entraîna la chute de celui des Italiens.

Nous voici rendus au temps où trois grands facteurs vont bouleverser le commerce du monde : la découverte de l'Amérique, les guerres de religion et le Colbertisme.

Je ne m'étendrai pas sur la découverte de l'Amérique et de ses conséquences sur le commerce de l'Espagne, de ses colonies dans l'Amérique méridionale, des cruautés exercées sur les indigènes pour obtenir de l'or ; la suprême ambition des Espagnols est la cause principale de sa déchéance parmi les nations commerciales. Dieu semblait avoir frappé les Espagnols de cécité en chassant du pays tous ceux qui en faisaient la richesse comme nous verrons plus tard la chose se répéter en France lors du rappel de l'Edit de Nantes.

Les persécutions aidées de l'inquisition avaient chassé les Juifs et les Maures d'Espagne. Les premiers se répandirent en Europe où ils transportèrent leurs industries, leurs connaissances mercantiles et les débris de leurs fortunes, les derniers se réfugièrent en Afrique. C'est de ce temps que date la décadence d'un commerce qui avait étonné le monde. Par un zèle intempestif, Philippe II donne un élan extraordinaire à celui des Pays-Bas qu'il voulait convertir au Catholicisme par le moyen de l'inquisition. Le pêcheur Flamand John Beukeltz contribua énormément à leur fortune par sa découverte de conserver le hareng en le salant dans des caques, qui permit à ses compatriotes d'en approvisionner le monde entier.

Depuis la découverte de l'Amérique jusqu'a l'avènement de Henri IV on ne constate pas de progrès très marquant dans le commerce. Les guerres de religion, comme nous pouvons le voir en parcourant l'histoire de cette époque, les guerres intestines en France, le démembrement de l'Espagne provenant de la découverte de l'Amérique et de l'établissement de ses colonies, l'expulsion des Juifs, la persécution des Maures, l'inquisition régnant en maîtresse, tout semblait concourir à mettre un frein à l'essor du commerce, car les principaux pays de l'Europe étaient parcourus par de véritables hordes sous le nom d'armées qui dévastaient tout sur leur passage et ne laissaient que des ruines pour souvenir. Cet état de chose existe pendant près de cent ans, jusqu'à l'avènement de Henri IV, quand ce roi recouvre son royaume, mais pauvre, déchiré, bouleversé avec une dette de trois cents millions et des revenus ne dépassant pas trente, des frais excessifs de perception et des abus financiers qu'il fallait réprimer à tout hasard.

Henri IV convoque les états à Rouen, représente aux délégués la triste position du royaume et se pose comme libérateur et restaurateur de la France.

L'assemblée ne proposa que des demi-mesures insuffisantes, mais Sully, à la prière du roi s'employa de toutes ses forces à réorganiser les finances et pour cela il fallait d'abord régler l'assiette de l'impôt. C'est lui qui, avec le Parlement Anglais, a créé la science financière, le premier qui dressa le budget provisoire et établit les finances de l'Etat.

Sachant que pour enrichir le prince il fallait enrichir les sujets, il prodigua ses soins aux campagnes : l'agriculture et les pâturages, disait-il, doivent être les deux mamelles de la France, ses mines du Pérou.

Sully ignora malheureusement l'importance des manufactures. Comme noble, il méprisait les artisans, et comme calviniste il détestait et méprisait le luxe, et il fut même sur le point de ce quereller un jour avec le roi qui, sur les conseils d'Olivier de Serres, avait fait planter cinquante mille pieds de mûriers par diocèse.

La haine que portait Sully à tout ce qui sentait la vanité fut telle qu'on peut dire que c'est lui qui inventa le système prohibitif sous le prétexte que l'état se dépourvoyait d'argent pour payer l'importation de choses inutiles, et il avait rendu le transport des marchan-

dises italiennes qui devaient traverser la France pour atteindre les Flandres et l'Angleterre si difficile, aux moyens de péages qu'on peut dire qu'il força les fabricants à adopter la voie de mer de préférence aux voies de terre.

C'est ici le temps de dire un mot de l'édit de Nantes dont le rappel a eu un si désastreux effet sur le commerce Français avec de si grands avantages pour l'Angleterre quand Louis XIV a rappelé cet édit.

Henri IV par l'édit de Nantes avait accordé à ses anciens coréligionaires une amnistie entière, des tribunaux composés de protestants et de catholiques en nombre égal, le droit de publier des livres, de fonder des écoles, des hôpitaux, l'admissibilité dans les universités et la liberté du culte, excepté dans les résidences royales et à cinq milles à l'entour de Paris. Ils comptaient alors plus de 760 églises, quatre universités, à Montauban, à Saumur, à Montpellier et à Sédan, ainsi que les places fortes de Montauban, de Larochelle et d'autres encore. Cet édit exista jusqu'au temps où Louis XIV le rappela pour des raisons que vous savez tous et qu'il est inutile de répéter ici. La reine Elizabeth d'Angleterre soutenait les Huguenots en France et dans les Pays-Bas, et c'est du zèle outré de Sully et du rappel de l'édit de Nantes, que naquirent les lois de navigation qui firent de l'Angleterre la première nation maritime du monde. Mais n'anticipons pas.

Mazarin mourut le 9 Mars 1661, Fouquet qui avait été surintendant des finances fut arrêté pour malversation et Colbert fut nommé premier Ministre ; il réunissait trois portefeuilles ; les finances, la marine et la maison du roi. Tout était à refaire dans cette partie de l'administration qui intéresse si essentiellement la sureté de l'état et le commerce. En moins de cinq ans Colbert augmenta la marine de 70 navires de guerre. Tandis qu'il s'occupait de la marine il s'occupait aussi de l'agriculture, du commerce et de l'industrie du royaume. L'opinion de Sully sur le commerce et les commerçants ne les avait pas tellement discrédités qu'ils n'occupaient pas encore une place importante dans le royaume, et comme Louis XIV avait reconnu de bonne heure que le moyen le plus efficace d'élever la fortune publique était de favoriser la fortune privée, il favorisa le mouvement que Colbert donnait pour le développement de l'industrie et du commerce et acceptait les théories suivantes :

1° Qu'il ne fallait point importer des marchandises que la France pouvait fournir, mais se passer autant que possible des autres ou de se les procurer uniquement par des échanges, afin qu'il ne sortit pas d'argent du royaume ;

2° Qu'il fallait expédier le superflu au dehors, et provoquer chez les étrangers le désir de rechercher les produits français pour recouvrer les capitaux ;

3° Qu'il fallait établir dans ce but beaucoup de manufactures et les faire prospérer, non au moyen de privilèges, mais par la diminution du droit d'entrée sur les matières premières, par l'établissement de communications sûres et faciles, par l'avance des fonds de l'état, même à perte, par le perfectionnement de la fabrication, enfin par une activité nouvelle imprimée aux affaires du négoce.

Colbert remania les droits d'entrée et de sortie, et abolit, autant qu'il le put, les plus onéreux ; il demandait l'avis des négociants, et se proposait, à l'aide d'occupations honnêtes, d'arracher une foule de gens aux emplois sans fonctions dans lesquelles ils végétaient ; il limita les droits de péages qui arrêtaient la circulation des marchandises, et accorda le libre transit à celles qui étaient expédiées à l'étranger. Il perfectionna la poste aux lettres et créa la petite poste, s'occupa de faire obtenir prompte justice aux marchands dans les pays étrangers, abrogea le droit d'aubaine, construisit des marchés, déclara le commerce maritime compatible avec la noblesse, institua la Compagnie des Indes Occidentales, à laquelle il accorda un privilège de quarante ans pour le commerce d'Afrique et d'Amérique, et fonda bientôt après la Compagnie des Indes Orientales. Des colonies furent fondées à Madagascar, à Cayenne et au Canada.

Le conseil de commerce fut institué pour exposer les industries. Des inspecteurs établis par Colbert donnèrent une meilleure direction aux manufactures et divulguèrent des procédés entourés jusque là d'un mystère jaloux. Persuadé que la bonne qualité des produits était le meilleur moyen d'empêcher la concurrence étrangère, il établit des châtiments sévères contre les erreurs de chimie et de mécanique, comme si c'eût été des délits contre la morale ; il revisa le tarif des douanes, afin de protéger les manufactures intérieures, et ce tarif l'a fait accuser d'être l'auteur des exclusions qui, de son nom, ont été appelées Colbertisme, et c'est de là qu'on peut dire

que naquirent les deux théories qui plus tard prirent les noms de protection et de libre échange.

Nous avons vu l'essor que Colbert avait donné au commerce et à l'industrie de France. L'Angleterre ne s'était pas endormie pendant ce temps-là et pour contrecarrer les effets du Colbertisme proclama l' " Acte de Navigation " qui donnait à la marine publique le monopole des transports et imposait de grosses taxes aux navires étrangers lorsqu'il ne les excluait pas entièrement. La France seconda les hostilités de l'Angleterre par son tarif de 1664, ce qui fut le début de la guerre des douanes et de la manie de s'entrenuire.

Ces mesures toutefois donnèrent alors l'impulsion à l'industrie, et les compagnies privilégiées la poussèrent si loin que les capitaux ne suffirent plus et qu'il fallut recourir aux banques ; tel fut l'origine du crédit.

Voyons maintenant ce qui se passait en Angleterre et pour cela nous allons consulter l'historien Hume qui passe pour le plus véri dique des historiens de l'Angleterre.

" Les principales taxes de l'Angleterre, pendant la durée du Gouvernement républicain furent les paiements réglés pour chaque mois, l'accise, et les droits de douane. La première se levait snr les biens personnels comme sur les terres, et l'on nommait des commissaires dans chaque comté pour taxer les individus.

L'accise, pendant les guerres civiles, était levée sur le pain, la viande, la bière, l'ale, les liqueurs fortes et sur beaucoup d'autres denrées. Les droits sur les marchandises qui sortaient de l'île reçurent quelque diminution en 1656. En 1650, on nomma des commissaires pour les droits d'accise et douane. Cromwell, en 1657, reprit l'ancien usage de les affermer.

Année commune, toutes les taxes de ce temps se montaient à deux millions, somme médiocre mais dont les revenus d'aucun des rois précédents n'avait encore approché. Les séquestres, les compositions, la vente des terres de l'église, de celles de la couronne, de celles des délinquants, rapportèrent aussi de grosses sommes, mais d'une évaluation difficile. On a prétendu qu'il s'était vendu pour un million des biens de l'église. Les terres des délinquants se montaient à 200,000 livres annuelles. Cromwell mourut endetté de plus de deux millions, quoiqu'il eût trouvé dans le trésor du parlement plus de 500,000 livres, et dans les magasins la valeur de 700,000 livres.

Le commerce et l'industrie reçurent beaucoup d'accroissement en Angleterre, pendant la partie paisible du règne de Charles II. Les Indes Orientales et la Guinée rapportèrent des avantages considérables, le commerce d'Espagne était presque entièrement entre les mains des Anglais. On envoyait annuellement 20,000 pièces de drap en Turquie. Les guerres toujours funestes ne le furent pas autant qu'on aurait pu l'imaginer et le pays se releva bientôt des échecs qu'il eut à supporter. Les principes démocratiques engagèrent la noblesse du second ordre à ne pas rougir de mettre ses enfants en apprentissage chez les marchands, et cet heureux tour d'esprit a rendu le commerce plus honorable en Angleterre que dans aucun autre état de l'Europe. En 1650, l'intérêt de l'argent fut réduit à six pour cent. C'est vers l'an 1660 qu'on entend parler pour la première fois en Angleterre du thé, du café et du chocolat. L'asperge, l'artichaux, le choux-fleur, et diverses autres salades y furent introduites vers le même temps."

Nous avons vu ce que les deux principaux états de l'Europe avaient fait pour obtenir la suprématie industrielle et commerciale que la France possédait, grâce au génie de Colbert, quand Louis XIV eut la faiblesse de céder à une intrigue politico-religieuse dont le résultat a été désastreux pour la France tout en faisant la fortune de l'Angleterre, je veux parler du rappel de l'édit de Nantes. Je ne veux pas passer de jugement sur cet acte de Louis XIV qu'on ne qualifie pas d'erreur mais de crime ; et comme l'histoire se répète et que les dissentions religieuses font l'impossible pour se glisser dans nos rangs. je cite les appréciations des historiens sur cet évènement qui vient immédiatement après le crime de la Saint-Barthélémi et qui peut se ranger encore avec les persécutions que les catholiques eurent à endurer sous le règne de Henri VIII et de la reine Elizabeth. De quelles abominations le fanatisme religieux n'est-il pas capable !

Voici ce qu'en dit Cantu dans le chapitre dix, vol. 16, de son histoire universelle :

" Louis XIV, tout-puissant aussi dans les choses de la religion, devait voir avec déplaisir les réformés. Les huguenots qui étaient riches, exclus non en droit, mais en fait, des emplois publics, plaçaient leurs capitaux dans le commerce et s'enrichissaient ainsi davantage. Ils n'avaient jamais renoncé à l'idée républicaine, et

plusieurs fois il avait fallu recourir à la force pour les réprimer. Comme la conformité de religion leur faisait entretenir des correspondances avec l'Angleterre et la Hollande, ils auraient pu renouveler les guerres civiles et favoriser l'invasion étrangère dans un temps ou l'Espagne était hostile et le Turc menaçant.

" Après la prise de LaRochelle, il était de bonne politique de ne pas trop restreindre la liberté des huguenots qui ne s'accommodaient guère de la nature despotique du Gouvernement de Louis XIV, qui allait pour l'occasion jusqu'au point de s'abstenir de toute rigueur à leur égard, de respecter les concessions de ses prédécesseurs et de recompenser ceux qui étaient dociles. Cette tolérance avait l'effet de ramener les protestants au catholicisme et le père du Chancelier d'Aguesseau dit avoir vu six mille protestants changer de religion dans l'espace de trois jours. "

En Angleterre le fanatisme religieux était aussi intense qu'il l'avait été en France et les protestants vainqueurs refusaient aux catholiques l'égalité qu'ils réclamaient pour eux. Le clergé français, dans ses réunions quinquennales, en accordant au roi les subsides dont il avait si grand besoin, demandait chaque fois en retour qu'il fut dérogé à quelqu'un des privilèges des protestants ; une série d'édits du parlement seconda cette impulsion.

Louis XIV fut assiégé par ses deux côtés faibles, l'autorité et la dévotion, et on lui représentait qu'il devait faire triompher la foi et la monarchie. Flottant entre ses maîtresses et son confesseur, il tolérait ou persécutait les protestants selon l'influence qui dominait. Après avoir détruit leurs privilèges miette à miette, il se décida à détruire ceux qu'il croyait en petit nombre et vacillants dans leur foi. C'est maintenant que vont commencer les dragonnades et les conversions à coup de mousquet ; mais comme cette partie de l'histoire n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé, j'en arrive aux conséquences au point de vue industriel et commercial.

Enfin l'édit est promulgué avec la conséquence que les protestants émigrèrent en foule et l'on porte le nombre de ceux qui sortirent de France à cinq cent mille.

Après toutes les peines que s'était donné Colbert pour exciter l'industrie et augmenter la population, l'une et l'autre s'éloigraient de la France. Guillaume d'Orange, comprenant tout l'avan-

tage de cette guerre nouvelle qu'il faisait à son ennemi, se déclara le protecteur des fugitifs, donna des pensions et de l'emploi aux ministres, et amena les états généraux à assigner aux officiers français émigrés un subside de 100,000 florins.

Hume, dans son " Histoire d'Angleterre " à propos du rappel de l'édit de Nantes, dit :

" L'Angleterre seule reçut alors près de 50,000 réfugiés qui apportèrent avec eux d'immenses trésors, et ces arts et ces manufactures qui contribuaient depuis longtemps à l'opulence de la France. "

L'Historien Macaulay confirme ce que dit Hume. D'un autre côté voici ce que dit Capefigue dans son histoire de Louis XIV à propos du rappel de l'édit de Nantes :

" Peu de marchands ou de manufacturiers s'exilèrent ; c'est une erreur de l'avoir écrit ; il y eut beaucoup de gentilshommes possesseurs de la terre. Quant aux paysans calvinistes, les uns saisirent violemment l'arquebuse ; les autres se soumirent aux prédications catholiques. Les registres de confiscations pendant les années 1685 et 1686 portent à 17 millions de livres les propriétés réunies au domaine, et autant qu'il est possible de fixer la population exilée, d'après les cartons des généralités pendant la même période on peut l'évaluer à 225 ou 230 mille âmes ; à savoir 1,580 ministres, 2,300 anciens, 15,000 gentilshommes et le reste composé de toutes les classes d'artisans dans la société. "

Pour contrecarrer les effets du Colbertisme que nous avons exposé plus haut, l'Angleterre passa l'acte de navigation que peu de personnes connaissent aujourd'hui. C'est cet acte qui a précipité la révolte des colonies anglaises contre la mère-patrie et d'où sont sortis les États-Unis d'Amérique.

Cet acte de navigation fut la loi la plus importante que l'Angleterre passa pour s'assurer son commerce en dedans et le développer au dehors. Cet acte réglait qu'aucune marchandise ne serait importée dans aucun établissement anglais en Asie, en Afrique ou en Amérique ou n'en serait exportée que dans des navires construits en Angleterre ou dans ses colonies, dont le capitaine et les trois quarts de l'équipage seront sujets de l'Angleterre, sous peine de confiscation du navire et des marchandises ; qu'aucune personne qui ne serait pas née sujette de l'Angleterre, ou qui ne serait pas

naturalisée comme telle, n'exercerait la fonction de marchand ou de facteur dans aucun établissement anglais, sous peine de confiscation de ses marchandises ou autres biens mobiliers ; que le sucre, le tabac, l'indigo, la laine, le coton, le gingembre et les bois de teinture du cru ou fabrique des colonies, ne pourraient y être embarqués pour être exportés à aucun autre pays que l'Angleterre même ; et, que pour la sureté de l'exécution de cette loi, le propriétaire d'un navire serait tenu de donner, avant de mettre à la voile, son engagement par écrit, et avec caution pour la somme à laquelle le vaisseau et son chargement auraient été probablement estimés. C'était le principe de la protection dans la plus grande acceptation du mot, la fédération impériale de nos jours qui vient de recevoir son coup de mort et qu'on essaie à ressusciter sur d'autres bâses.

Si cet acte était bien vu par les habitants de l'Angleterre à qui il assurait le monopole du commerce, il n'en était pas de même avec les colonies qui le voyaient avec horreur comme un code d'oppression suggéré par l'avidité mercantile plutôt que par les vues d'une sage législation, et les colonies d'Amérique furent les premières à faire des remontrances contre l'acte de navigation. Ceux qui connaissent l'histoire des Etats-Unis savent quelles furent les conséquences de la mise en opération de cette loi en Amérique.

C'est ici le temps de parler de certains événements qui ont bouleversé le monde commercial d'alors et que l'on cite parfois encore aujourd'hui comme des écueils à éviter quand le succès commence à tourner la tête de ceux qui veulent parvenir trop rapidement au pinacle de la fortune.

La leçon aurait quelque valeur si on pouvait la mettre en pratique, mais l'expérience nous prouve tous les jours que quand l'occasion s'en présente, toutes les bonnes résolutions sont oubliées, et on se lance de nouveau dans le tourbillon de la spéculation, soit pour faire fortune plus rapidement, soit pour se rattraper de ce qu'on a perdu dans des spéculations antérieures. Sous ce rapport nous n'avons rien appris, et les scènes de la rue Quincampoix sont d'autant d'actualité aujourd'hui qu'elles l'étaient du temps de Law et du régent.

En vous parlant du Colbertisme, je ne vous ai pas dit que lorsque la France recevait des marchandises des Indes, c'était elle qui fournissait aux dépenses des vaisseaux étrangers qui les lui por-

taient. Colbert comprenait que c'était la France qui faisait la richesse des nations maritimes. Il résolut de mettre fin à cet état de choses en créant une Compagnie qui retirerait le bénéfice du commerce des Indes et dans laquelle on intéresserait tous les grands personnages de la France, à commencer par le roi qui donna six millions pour l'établissement de cette Compagnie. Les Reines, les Princes et toute la Cour fournirent deux millions ; les Cours Supérieures, douze cent mille livres ; les financiers, deux millions ; le corps des marchands, six cent cinquante mille livres ; en un mot toute la nation seconda le roi et Colbert.

La compagnie qu'on nommait la Compagnie d'Occident débutait sous les auspices les plus favorables, malheureusement, il ne s'écoula pas un bien long temps avant d'éprouver des échecs, d'abord dans la mort de quelques-uns de ses plus habiles directeurs, puis par l'infidélité de quelques autres, puis dans le choix que fit Colbert des financiers qui n'étaient pas à la hauteur de leur position au lieu de négociants qui par leur expérience auraient pu enrayer le mouvement de déclin que subit la Compagnie par l'incapacité des uns, la fraude des autres et le manque de confiance général résultant de ces causes. Pour comble de malheur et lorsque la nation requerrait la paix pour remettre les affaires sur un bon pied, la guerre de 1667 éclata, puis celle de 1672 contre la Hollande, puis survint la perte des escadres envoyées aux Indes, de sorte que de malheur en malheur cette Compagnie qui avait débuté avec d'immenses capitaux pour le temps n'eut d'autre alternative que de transporter ses droits à des négociants de St-Malo.

Au lieu de refleurir entre leurs mains, ce commerce périclitait de plus en plus, quand le célèbre Law parut en France où il établit une banque, une Compagnie de commerce à laquelle il adjoignit les débris de l'ancienne Compagniequ'il avait arrachée aux Malouins et qu'il nomma la Compagnie des Indes.

Le cadre de cette conférence ne permet pas d'entrer dans de longs détails sur les agissements de Law qui était écossais et qui n'avait pas pu convaincre ses compatriotes de l'excellence de son système de finance qui a porté son nom. Après avoir offert ses services à l'Italie et à quelques autres pays qui ne jugèrent pas à propos de les accepter, il prévalut à les faire accepter par le régent de France dont les affaires étaient fort embarrassées après la mort

de Louis XIV et qui cherchait à rétablir les finances du royaume par tous les moyens possibles.

C'est de ce moment que commence l'agiotage le plus effréné que le monde a peut-être jamais vu, et Dieu sait si nous en avons vu depuis cinquante ans.

On avait réuni les débris de la Compagnie d'Occident à celle des Indes et les actions qui ne valaient que le pair avant l'absorption par la Compagnie des Indes montèrent à 130. La confiance augmentant, on souscrivit en moins d'un mois pour plus de cinquante millions d'actions. Par un arrêt du 11 octobre 1719, les 50 millions furent portés jusqu'à 300 millions. Il y eut sept créations d'actions se montant à 624 mille sur lesquelles on avait promis un dividende de 200 livres par action. On avait tout simplement promis une impossibilité, aussi dut-on les réduire à 200 mille dans la suite, puis arriva la débâcle en définitif. Mais n'anticipons pas.

La Banque Royale, à un moment donné, était venue au secours de la Compagnie, et ce fut avec la plus extrême surprise qu'on vit monter les actions de la Compagnie des Indes à dix mille livres, vingt fois plus que leur valeur, malgré la Compagnie même, qui, pour les empêcher de monter en répandit en une seule semaine pour 30 millions sur la place sans parvenir à les faire baisser.

On se demande qui est-ce qui pouvait faire hausser les actions si considérablement au dessus de leur valeur? Il y avait plusieurs causes. D'abord on avait répandu le bruit que la Compagnie aurait l'union de la ferme des tabacs, puis celle des Compagnies, puis l'affinage des monnaies, puis les recettes générales à part le contrôle de plusieurs autres institutions qui étaient de l'apanage du gouvernement.

L'aide que la Banque avait donné à la Compagnie eut un effet désastreux pour cette première. Les agioteurs jouèrent à la baisse et le résultat fut la faillite de la Banque, la ruine de la Compagnie et la ruine d'un très grand nombre de personnes.

Au risque d'être un peu long, je veux vous donner un léger aperçu de ce qui se passait à Paris et dans la rue Quincampoix à l'époque des opérations de Law. Je passe sous silence la vie de Law depuis sa naissance jusqu'à son apparition en France, histoire qui ne serait pas de nature à vous édifier. Le duc d'Orléans qui aimait les esprits inventifs parut disposé à accepter ses idées dont Louis

XIV ne voulait pas entendre parler. Ses immenses gains au jeu firent suspecter Law et le firent chasser de France. Il alla jouer en Italie, à Gênes où il gagnait toujours. Il menait un train de grand seigneur, vivait dans un luxe scandaleux. On évaluait à deux millions ce qu'il avait gagné au jeu. Il fit passer cet argent en France où il pouvait rentrer, Louis XIV étant mort et le duc d'Orléans régent. Comme les conseillers du régent ne pouvaient accepter les vues financières de Law, il résolut d'établir lui-même une banque avec ses propres fonds qui fut plus tard appelée Banque Royale. A part l'exploitation du commerce dans les Indes Occidentales, Law nourissait aussi l'idée d'exploiter le Canada et la Louisiane que Lasalle venait de découvrir en descendant le Mississipi. Law, pour donner plus d'essor à ses entreprises financières et faire hausser les actions de sa Banque ainsi que de la Compagnie des Indes Occidentales se hâta de faire commander les travaux de l'établissement projeté en Amérique. On arma des vaisseaux, on embarqua des troupes, on recueillit des filles perdues et des vagabonds pour les envoyer sur les lieux ; on fit des concessions de terres et Law appela même du fond de l'Allemagne des cultivateurs qui durent s'embarquer à Brest. A mesure que se développait une nouvelle entreprise, le crédit de Law haussait et il avait fini par gagner complètement l'esprit du régent.

En 1719 les choses en étaient rendues au point que tout le monde spéculait et que la rue Quincampoix devint célèbre. Un écrivain éminent décrit comme suit les scènes du jour :—

" Ceux qui avaient le projet de souscrire n'avaient rien fait encore lorsqu'ils s'étaient procuré des récipissés ou des billets d'état, il leur fallait parvenir à l'hôtel de Nevers où se délivraient les souscriptions. On s'étouffait pour y pénétrer. Les portiers de l'hôtel gagnaient des sommes considérables en allant souscrire pour ceux qui ne pouvaient pas arriver jusqu'aux bureaux. Des aventuriers, prenant la livrée de Law et se faisant passer pour ses domestiques, traversaient la foule et faisaient payer ce service à un très haut prix. Les moindres employés de la Compagnie étaient des protecteurs recherchés. Quant aux employés supérieurs et à Law lui-même, ils étaient entourés comme des distributeurs de fortunes. Les avenues de l'hôtel de Law étaient encombrées d'équipages. Ce n'était pas seulement les spéculateurs ordinaires et les créanciers de l'état qu'on

voyait dans la rue Quincampoix ; c'étaient toutes les classes de la société confondues ensemble. On y voyait des nobles illustrés sur les champs de bataille ou honorés dans la magistrature ; des gens d'église, des commerçants, des bourgeois paisibles, des domestiques enfin que des fortunes rapides avaient remplis de l'espérance d'égaler leurs maîtres.

"Toutes les maisons de la rue Quincampoix avaient été changées en bureaux pour les marchands de papier ; les locataires avaient cédé leurs appartements, les marchands leurs boutiques ; des maisons de 7 et 8 cents livres de loyer avaient été divisées en une trentaine de bureaux, et pouvaient rapporter 50 ou 60 mille livres. L'agiotage s'exerçait sur les loyers comme sur les papiers. Un savetier qui avait changé son échoppe en bureaux, en y plaçant des tabourets, une table et un écritoire, gagnait 200 livres par jour. Les boutiques avaient été changées en cafés et en restaurants ; une partie des habitants de Paris avaient transporté leur vie dans ce quartier : ils y venaient le matin, ils y déjeunaient, ils y dinaient, et lorsque l'ardeur des négociations était calmée ils passaient l'après-midi à jouer aux quadrilles. De nombreux équipages attendaient à la file et obstruaient les deux rues St-Denis et St-Martin, aboutissant à la rue Quincampoix. Aux habitants de Paris s'étaient joints beaucoup de provinciaux et étrangers : on comptait surtout des Gascons, des Provençaux, des Dauphinois, des Gênois, des Vénitiens, des Genèvois, des Juifs allemands, des Hollandais, des Flamands et des Anglais. Beaucoup de gens n'osant pas jouer, par timidité ou par ignorance, faisaient jouer, pour leur compte, les intrépides agioteurs formés sous le dernier règne.

" Ces fripons s'étaient organisés : ils spéculaient sur la hausse constante, mais plus souvent sur les variations qu'ils avaient l'art de produire. Ils se rangeaient à la file dans la rue Quincampoix, prêts à agir au premier signal. A peine une sonnette, placée dans le bureau d'un nommé Papillon, s'étaient-elle fait entendre, qu'ils offraient tous à la fois des actions, vendaient et amenaient la baisse : à un signal contraire, ils rachetaient au prix le plus bas ce qu'ils avaient vendu au prix le plus haut, de manière qu'ils déterminaient un retour : de cette manière, ils vendaient toujours cher et rachetaient toujours à bon marché. Les variations étaient si rapides que des agioteurs recevant des actions pour aller les vendre, en les gar-

dant un jour seulement, avaient le temps de faire des profits énormes. On en cite un qui, chargé d'aller vendre des actions, resta deux jours sans paraître. On crût les actions volées ; point du tout : il en rendit fidèlement la valeur, mais il s'était donné le temps de gagner un million pour lui. Cette faculté qu'avaient les capitaux de produire si rapidement avait amené un trafic. On prétait des fonds à l'heure et on exigeait un intérêt dont il n'y a pas d'exemple. Les agioteurs trouvaient encore à payer l'intérêt exigé, et à recueillir un profit pour eux-mêmes. On pouvait gagner jusqu'à un million par jour. Il n'est donc pas étonnant que des valets devinssent tout-à-coup aussi riches que des seigneurs : on en cite un qui, rencontrant son maître par un mauvais temps, fit arrêter son carosse et lui offrit d'y monter. On appelait la rue Quincampoix le Mississipi. Tous les jours des artisans laborieux, de paisibles rentiers, se laissaient arracher au travail et à la médiocrité pour se précipiter sur cette mer orageuse.

" Law était l'objet d'une idôlatrie sans exemple. Une dame fit verser sa voiture sous ses fenêtres pour l'obliger à se montrer. Law était resté fort modeste; mais sa femme, moins spirituelle que lui, ne cachait pas aussi bien son orgueil de parvenue, et montrait insolemment l'ennui que lui causaient les assiduités dont elle était l'objet. Le fils de Law fut admis à danser avec le roi, dont il avait l'âge ; sa fille, qui comptait à peine 6 à 8 ans, donna un bal chez elle : la noblesse la plus brillante brigua l'honneur d'être admise à cette fête donnée par un enfant. Des ducs et des princes demandaient à être fiancés à cette fille de six ou huit ans.

" Les Mississipiens commençaient à se livrer aux plaisirs et aux désordres qui accompagnaient les fortunes subitement acquises. Le régent, dégagé de ses soucis, la noblesse, qui se croyait enrichie, les agioteurs, possesseurs de quantités immenses de papier, se livraient à toutes les débauches. Les magasins de la rue St-Honoré, remplis ordinairement des plus riches étoffes, étaient épuisés : le drap d'or était devenu extrêmement rare ; on le voyait dans les rues porté par des gens de toutes les classes. Un nombre inoui d'équipages parcouraient la capitale; les rues St-Denis et St-Martin, formant les aboutissants de la rue Quincampoix, étaient tellement embarrassées par les voitures des Mississipiens enrichis, que les marchands s'adressèrent au régent pour se plaindre des obstacles

apportés à leur commerce. Une pareille situation ne pouvait durer.

" Enfin la débâcle arriva à la suite d'un édit publié le 17 juillet 1721. Ce même jour se passait un évènement des plus graves. La Banque n'avait à payer que les billets de 100 et de 10 livres, s'élevant à environ 330 millions; elle payait lentement, et employait toutes les ruses pour mettre les paiements plus difficiles. Cependant ses coffres étaient presque épuisés, il fallut l'autoriser à ne plus payer que les billets de 10 livres. Cette autorisation, publiée le 17 juillet au matin, causa une espèce de soulèvement. On se porta en foule à la Banque, pour réaliser les billets de 10 livres, par la crainte de les voir partager bientôt le sort des billets de 100. L'affluence devint telle que trois personnes furent étouffées. Le peuple indigné était prêt à se porter aux plus grand excès, et menaçait déjà la maison de Law. Celui-ci se réfugia au Palais-Royal, pour chercher un asile auprès du régent. Le peuple l'y suivit en tumulte, portant les cadavres des trois personnes étouffées. La voiture qui venait de transporter Law fut mise en pièce, et il était même à craindre que la demeure du Prince ne fut plus un asile sacré. On avait fermé les portes de la Cour du Palais-Royal ; le duc d'Orléans, avec beaucoup de présence d'esprit, ordonna de les ouvrir. Le peuple entra dans la Cour avec une espèce d'appréhension, et parut se calmer. Le chef de la police, Leblanc, s'avança vers ceux qui portaient les cadavres, et leur dit : " Mes amis, allez porter ces corps à la morgue, et vous viendrez ensuite chercher vos paiements. Ces paroles produisirent un heureux effet. Les cadavres furent emportés, et la sédition dissipée.

" Law, prévoyant les nouvelles fureurs qu'allait exciter le visa, songea dès lors à quitter la France. La haine qu'il inspirait était si forte que, depuis la scène du 17 juillet, il n'avait pas osé quitter le Palais-Royal. Le fait suivant peut donner une idée de la fureur suscitée contre lui. Un cocher de fiacre étant en dispute avec un cocher de carosse, s'écria : c'est la voiture de Law. Aussitôt le peuple se précipita sur cette voiture et manqua déchirer le maître et le cocher. Law se retira d'abord à sa terre de Guermande, et demanda des passe-ports au Duc d'Orléans, qui les lui envoya. Le Duc de Bourbon, enrichi par le système, crut devoir des égards à Law, et lui fit offrir de l'argent et la voiture de madame de Prie, sa maîtresse. Law refusa l'argent et accepta la voiture de madame de

Prie ; il se rendit à Bruxelles, n'emportant avec lui que la somme de 800 louis. A peine fut-il parti, que le séquestre fut mis sur tous ses biens consistant en terres et en actions. Law avait été imprudent, coupable même à la fin de son système ; mais il était plus occupé de ses idées que de sa fortune. Tandis que les riches Mississipiens avaient acquis des fortunes de 40 millions, lui, possesseur de tous les trésors du système, avait à peine gagné 10 millions, les avait placés en France et n'avait rien envoyé à l'étranger. Pouvant puiser à la Banque des sommes considérables en espèces, il ne songea pas même à se procurer de l'argent pour son voyage, et il dut à un hasard les 800 louis qui lui servirent à se mettre en route. Ses biens restèrent sequestrés, sous prétexte de régler ses comptes personnels avec la Compagnie, dont il était cependant créancier et non pas débiteur.

“ La Banque fut abolie ; la Compagnie, privée des fermes, des recettes générales, de tous les revenus de l'état, et bornée au commerce, continua d'exister sous le titre de Compagnie des Indes, et fut le seul reste de la vaste machine imaginée par Law. ”

Que se passait-il pendant ce temps-là en Angleterre ?

En 1694 la nation anglaise décida d'établir une banque nationale à l'imitation de celles qui existaient déjà à Gênes et à Amsterdam. Les uns disent que ce fut le Docteur Hughes Chamberlain, d'autres Willian Patterson qui était le premier promoteur de l'entreprise avec l'aide de Michel Godfrey et de quelques autres spéculateurs très actifs qui jusqu'alors avaient fait des spéculations pour leurs propres comptes. Ce plan était fondé sur l'idée d'un fonds effectif et de valeurs destinées à être mises en circulation sur le crédit d'un capital considérable.

Quarante marchands souscrivirent pour cinq cent mille louis sterlings comme fonds effectifs, et pour un million sterling de billets en circulation destinés à être prêtés au gouvernement à huit pour cent qui devaient être employés à faire la guerre à la France.

Le cabinet eut beaucoup de difficulté à faire passer cette mesure. Enfin les promoteurs réussirent à obtenir une charte pour une durée de onze ans mais qui pouvait se terminer en aucun temps en donnant un avis de douze mois à partir du premier août 1705. Cette charte fut renouvelée plusieurs fois, et à chaque fois avec de nouvelles conditions qui lui étaient imposées.

La banque faisait sans cesse de nouveaux prêts au gouvernement lesquels atteignaient la somme de neuf millions cent mille louis sterling en 1738.

Tel a été le commencement de la Banque d'Angleterre dont l'histoire, jusqu'à nos jours, n'a été qu'une suite de succès, grâces aux facilités qu'elle possédait d'augmenter ses émissions en garantie desquelles elle avait la dette du gouvernement en sureté collatérale.

L'établissement de la Banque d'Ecosse suivit de près celui de la Banque d'Angleterre, puis vint la Banque Royale d'Ecosse en 1727 et la *British Linen Company Bank* en 1746. La Banque d'Irlande date de 1783. Depuis lors les banques se multiplièrent selon les exigences du commerce et il ne s'en établit pas moins de quinze au dix-neuvième siècle dans la Grande-Bretagne.

Nous avons vu le sort de la Banque Royale en France. Au commencement du siècle la Banque de France fut organisée avec un capital de quarante-cinq millions de francs qui fut porté à 90 millions en 1806 avec le privilège exclusif d'émettre du papier monnaie payable au porteur à Paris, privilège que la banque a conservé jusqu'à nos jours et dont elle a seule le monopole aujourd'hui en France.

Les banques nous amènent aux lettres de change dont nous allons dire quelques mots.

On est fort incertain du temps où cette manière de commercer fut inaugurée aussi bien que de ceux qui en ont été les inventeurs.

Quelques auteurs attribuent l'invention des lettres de change aux Juifs et on les a fait remonter à l'an 640 ; d'autres les font dater de l'an 1316, d'autres a l'année 1181, ce qui est beaucoup plus probable. De la Serva prétend que l'invention des lettres de change est due à la haine qu'on portait aux Juifs et à leur bannissement des états qu'ils occupaient à cause de leurs rapines et de leurs malversations, et lorsque personne ne voulait garder leur argent en dépôt et se mettre en conflit avec les ordonnances qui défendaient d'accepter ces dépôts. Les juifs durent prendre des moyens pour transporter les richesses qu'ils possédaient dans les pays d'où ils étaient chassés à ceux qu'ils allaient habiter et pour cela inventèrent la lettre de change.

Les Italiens Lombards, qui commerçaient en France, ayant

trouvé cette invention propre à couvrir leurs usures, introduisirent aussi en France l'usage des lettres de change.

DeRubys attribue cette invention aux Florentins, lesquels, dit-il, ayant été chassés de leur pays par les Gibelins se retirèrent en France où ils commencèrent le commerce de lettres de change pour tirer de leur pays soit le principal, soit le revenu de leurs biens.

Les Gibelins chassés de l'Italie par la faction des Guelfes se retirèrent à Amsterdam et y établirent le commerce des lettres de chance. Ce qui est certain, c'est que les Italiens et particulièrement les Génois et les Florentins étaient dans l'habitude dès le commencement du 13 ème siècle de commercer en France et de fréquenter les foires de Champagne et de Lyon.

C'est aux Juifs qu'on doit l'origine des assurances. Ils en furent les inventeurs lorsqu'ils furent chassés de la France en l'année 1182 sous le règne de Philippe-Auguste ; ils s'en servirent alors pour faciliter et garantir le transport de leurs effets. Ils en renouvelèrent l'usage en 1321 sous Philippe le Long lors qu'ils furent encore chassés du royaume.

Le dix-huitième siècle ne paraît pas avoir apporté beaucoup de changements dans le mode de faire des affaires. Le commerce s'agrandissait à mesure que les découvertes de pays nouveaux se faisaient, et ce ne fut qu'avec la découverte de la navigation à vapeur que le commerce prit un nouvel essor et qu'on adopta la vapeur comme pouvoir moteur de fabrique de tout genre qui s'élevèrent dans le monde entier, mais plus particulièrement dans les Etats-Unis d'Amérique et la Grande Bretagne.

La vapeur décuplant les forces productives de l'industrie, on dut en conséquence chercher de nouveaux marchés pour écouler les surplus de production que les états manufacturiers ne pouvaient pas absorber. C'est alors qu'on commence à étudier ce qui convient le mieux aux différents peuples, que chaque pays envoie des ouvriers habiles dans les états voisins pour étudier leur mode de manufacture, qu'on élève des écoles industrielles, qu'on étudie les desseins nouveaux, que la concurrence s'établit entre les divers pays, que l'abaissement des prix donne un nouvel élan à la consommation, qu'on abaisse les tarifs par le rappel des lois sur les céréales ; les moyens de communication deviennent de plus en plus faciles, on n'est plus satisfait du commerce qu'on fait chez soi, on n'attend

plus l'acheteur, on va le trouver chez lui. C'est à qui l'emportera sur l'autre dans cette course pour la suprématie commerciale. Une idée nouvelle surgit avec le commencement du siècle, celle des expositions. Napoléon Ier en a une en France, une ombre, comparée à ce que Paris, Londres, Vienne, New-York, Philadelphie et Chicago nous feront voir plus tard. On invite les nations à voir ce que le monde produit afin d'ouvrir des relations commerciales entre elles. On achète les exhibits pour en former des musées où l'artiste et l'ouvrier pourront aller étudier ce qui convient aux nations étrangères. L'Allemagne a pu étudier ce que fait la France ; plus tard elle lui fera une concurrence sérieuse dans ses productions industrielles et luttera avec elle, de loin encore, mais luttera tout de même jusque dans l'article de Paris. Le Japonais ira étudier les machines de l'Angleterre et se créera lui-même un commencement de marine. Le thé de l'Inde inconnu hier fera une rude compétition au thé japonais d'aujourd'hui et au thé chinois qu'on connaît depuis deux cents ans. Le français imitera les bronzes japonais ; le Brésil vous fera connaître les couleurs favorites des tissus qu'il requiert ; le chinois comparera les cotons anglais avec les cotons canadiens ; la lutte se fera dans les soieries entre les fabriques de France, de la Chine, d'Angleterre et des Etats-Unis, l'Australie goûtera des conserves du Canada où elle viendra désormais s'approvisionner au lieu d'aller en Angleterre acheter les mêmes produits, les fabricants de meubles achèteront les bois du Brésil qu'on paiera avec les bois du Canada. Les Indes occidentales nous enverront de la melasse et du café en échange de notre poisson.

Mais ces expositions universelles ne peuvent pas durer permanemment, quelqu'utiles qu'elles soient. Alors qu'a-t-on fait ? que fait-on et que devrait-on faire pour en retirer un bénéfice permanent ? En Europe on a acheté les exhibits des différentes nations pour en former des musées commerciaux où l'onvrier et l'artiste vont faire des études. A côté des articles des pays étrangers on trouve des échantillons des productions des pays indigènes. Le marchand qui visite Londres, va faire une visite à Kensington, où il trouvera des échantillons de tout ce qu'on requiert dans son pays, et au lieu de visiter dix, vingt, cinquante magasins ; il prendra des notes de ce qui lui convient et avec l'adresse du marchand ou du fabricant qu'il a trouvée sur l'échantillon, il ira tout droit où il aura affaire et ne

perdra pas un instant de temps. La société de géographie commerciale de Paris qui s'occupe d'une manière toute particulière du commerce français à tous les points de vue, mais particulièrement au point de vue de l'éducation commerciale, ne manque pas de faire mention dans ses bulletins de la formation des musées commerciaux. Les journaux commerciaux publiés à Londres font de même. Voici maintenant que les chambres de commerce recommandent ces institutions à leurs divers gouvernements. Dernièrement, à Chicago, on a formé un syndicat puissant pour acheter tout ce que l'exposition colombienne exhibait de mieux pour en former un musée qui sera ouvert aux ouvriers, aux artistes, aux fabricants pour leur fournir l'occasion d'étudier ce qui est requis à l'étranger dans le but de développer leur commerce.

Ecoutez ce qu'on a fait à Cincinnati il y a quelques années. C'est M. E. Lourdelet qui a la parole.

En 1883 ce monsieur avait été envoyé aux Etats-Unis pour y étudier la question industrielle. Je voudrais pouvoir vous lire son rapport qui est du plus haut intérêt et duquel nous pourrions prendre des leçons qui nous seraient très profitables, mais ce rapport étant trop long pour être consigné ici, je dois me borner à dire ce qu'on a fait à Cincinnati.

" Il s'est formé, dit-il, une association de dames, qui s'est donné pour mission de voyager à ses propres frais en Europe et d'acheter tout ce qui pourrait servir au développement des industries et de l'art. Je suis allé voir l'embryon du musée qui vient d'être créé, et je vous assure qu'il leur fait le plus grand honneur. J'y ai remarqué de magnifiques dentelles anciennes, des guipures anciennes, de vieilles chasubles très bien choisies pour servir de modèles pour la fabrication des étoffes brochées. Il y a aussi des éventails, des émaux, des flacons de poche, etc.

" Ces dames n'ayant pas de local pour faire leur exposition sont allées trouver le président du musée d'art de Cincinnati, pour lui en demander un. Il leur a dit : j'ai des salles superbes, je les mets à votre disposition jusqu'à ce que vos moyens vous permettent d'être chez vous.

" A propos du musée d'art, permettez-moi de vous dire comment il a été construit.

" L'initiative a été prise par un M. West, qui a offert une somme

de cent vingt-cinq mille dollars, mais à condition que ses concitoyens de la ville fourniraient la même somme. Huit jours après, les cent vingt-cinq mille autres dollars étaient souscrits. Enchanté du résultat, M. West a fait par écrit une donation de cent vingt-cinq mille autres dollars, dont l'intérêt doit servir à acheter annuellement des objets d'art pour enrichir le musée. "

Quelques mots maintenant sur le musée de Bruxelles que je trouve encore dans un des bulletins de la Société de géographie commerciale.

" Le ministère des affaires étrangères belges vient, par la création de ce nouveau département, au secours de l'industrie et du commerce privés. Agissant officiellement sur tous les points du globe par ses consuls et ses chargés d'affaires, il obtient des renseignements que jamais l'initiative privée n'aurait pu obtenir.

" Pour atteindre le but qu'il se propose, renseigner les manufacturiers et les commerçants belges sur la marche des affaires en pays étrangers et leur faciliter en même temps les transactions commerciales avec les consommateurs et producteurs de ces pays eux-mêmes, le musée doit agir pratiquement et théoriquement.

" Pratiquement, en réunissant une collection aussi complète que possible de tous les produits manufacturés qui se vendent dans les différents pays du globe, et d'un autre côté, de tous les produits étrangers fabriqués ou bruts, d'une utilité directe ou même indirecte pour l'industrie belge. Théoriquement, le musée doit en outre tenir les commerçants au fait des usages commerciaux des pays étrangers, des besoins de ces mêmes pays, et devenir ainsi un lien solide de transactions commerciales à créer. "

Je vous parlerais bien des musées de Lille, de Toulouse, de Milan, mais je craindrais de tomber dans des répétitions. Vous avez compris l'idée, cela suffit. Maintenant je conclus en vous demandant si vous croyez qu'un musée commercial serait une acquisition pour Montréal, la ville la plus manufacturière et la plus commerciale du Canada ? Si vous opinez pour l'affirmative, nous prendrons immédiatement les moyens de parvenir à notre but en associant à notre œuvre les associations commerciales sœurs et nous soumettrons un projet au Gouvernement basé sur l'expérience acquise par les musées commerciaux de l'Europe.